

Le diable au corps

Quel numéro formidable que ce quatrième *Diabale* sur le corps !

Noué, aussi intelligemment que le sinthome aux trois ronds du nœud borroméen, aux trois autres auquel il vient donner... un corps de textes passionnants.

« Ce qu'un homme doit faire de son corps n'a rien d'une évidence », rappelle, dans son édito, Anaëlle Lebovits, sa directrice et rédactrice en chef. Elle annonce ainsi la teneur du propos de ce bel ensemble d'articles engagés et éclairés : puisqu'il en est ainsi, le politique, mais aussi, l'opinion, vont, de notre corps, s'occuper : le traiter, le légiférer, l'éduquer, le contrôler et, ce faisant, en dompter la jouissance, en éradiquer le vice, en modeler la forme, en formater l'image... « Le corps serait donc un bien maîtrisable, et l'homme contemporain y serait logé comme un pilote en son navire ».

De la mise en valeur, par Luc Garcia, du mythe de l'effacement — allié à la culpabilité — qui se cache derrière « l'empreinte écologique » et son « cortège gestionnaire bienveillant », à l'analyse de cet « abolitionnisme moral » qui vise, au-delà d'une Loi de sécurité intérieure sur « les travailleurs du sexe », ni plus ni moins qu'une universalisation de la jouissance contre « ce reste qui se dérobe à l'échange » par Caroline Pauthe-Leduc, en passant par le repérage lucide de la « préoccupation hygiéniste » et « désodorisante » croissante des plans de Santé publique et d'Hygiène sociale, « pour éradiquer les figures de l'abject » — qui résonnent avec une sombre époque du « nettoyage » au milieu du siècle passé — par Alexandra Renault : le lecteur est captivé, du début à la fin de ce dossier, par la pertinence des propos.

« Comment l'historicisation du corps est-elle devenue possible, et de quel rapport au corps fait-elle symptôme ? », se demande avec grâce Aurélie Plauwadel, en passant par Nietzsche et Foucault, puis par Jacques-Alain Miller et sa « Biologie lacanienne ».

Raphaël Edelman, dans son texte sur « Le corps dégagé », pose lumineusement la question de notre engagement et de notre appartenance au monde contemporain via un « hypercorps » qui, en fait, nous dégage bien plus qu'il ne nous engage, du fait même qu'il nous échappe au profit de la machine productrice qui nous enrôle et nous happe.

La limite de la science y est encore malicieusement interrogée par Frédérique Bravin, qui parie sur notre éternelle « condition d'animal raisonnable », alors que la « novlangue neurobiologique » est, à juste titre, accusée par François Monville de pratiquer une « politique de la terre brûlée » qui asservit l'homme à son image, là où, selon Antonin Artaud, seul le langage peut tisser des liens avec la vie... Quelle belle leçon d'amour enfin Damien Guyonnet tire-t-il du légendaire « Mépris » de Godard, lorsqu'il conjugue le corps avec le verbe « avoir » !

D'autres auteurs, sans doute aussi incisifs, interviennent dans cet intelligent dossier sur « Le traitement politique des corps » : Deborah Gutermann, Martin Quenehen, Benoît Delarue, j'en passe.

Les *invités du diable* (!), Michel Amouretti, François Regnault, Eric Rohmer, nous réjouissent.

Les chroniques théâtrales, cinématographiques, poétiques et politiques, nous captivent, nous réveillent et nous émeuvent durablement (Anne-Lise Heimbürger, Martin Quenehen, Elie Wajeman, Dan Arbib, Raphaël Glucksmann, Noam Assayag et Julien Pauthe).

Les recensions nous donnent envie de courir se procurer les ouvrages dont ils traitent (Deborah Gutermann, sur Agnès Aflalo, et Perrine Gueguen, sur son oncle, le grand écrivain argentin, Juan José Saer)...

Je me souviens, oui, avoir été emballée par le premier numéro de cette inventive petite revue, que j'avais alors offerte à tous les miens, bien au-delà de nos frontières.

Mais, je l'avoue ici, ce numéro 4 représente, à mes yeux, une véritable *Aufhebung* du *Diabale* *probablement* et de ses auteurs. Un état de grâce comme il y en a, parfois quand le *gai savoir* vous met en joie.

Laure Naveau